

JEUDI 7 MAI 2020

RUDY WAKS



Une nouvelle inédite en français de **Paul Auster** écrite à Brooklyn, le 28 mars 2020, pendant le confinement du Covid-19

Libé



Les loups de Stanislav

Par
PAUL AUSTER
Dessins
CAT O'NEIL

Un événement doit-il être vrai pour être accepté comme tel, ou la foi en la vérité d'un événement suffit-elle à le rendre vrai, même si les faits censés s'être produits ne se sont pas produits ? Et si, malgré vos efforts pour découvrir si l'événement a eu

lieu ou pas, vous arrivez à une impasse et, plongé dans l'incertitude, ne pouvez être sûr que l'histoire qu'on vous a racontée à la terrasse d'un café à Ivano-Frankivsk, ville de l'ouest de l'Ukraine, est une version dérivée d'un événement historique peu connu mais vérifiable, ou que c'est au contraire une

légende, une histoire inventée pour se faire remarquer, ou encore une rumeur infondée transmise par un père à son fils ? Plus précisément encore : si l'histoire se révèle être d'une puissance de stupéfaction telle que vous restez bouche bée et sentez qu'elle a changé ou étendu ou approfondi votre vision

du monde, est-il important que l'histoire soit vraie ou pas ? Les circonstances me conduisirent en Ukraine en septembre 2017. C'est à Lviv que j'avais à faire, mais je saisis l'occasion d'un jour libre pour descendre à deux heures de route plus au sud, et passer **Suite page 11**



CAT O'NEIL

Suite de la page I L'après-midi à Ivano-Frankivsk, où mon grand-père paternel était né au début des années 1880. Je n'avais d'autre raison de m'y rendre que la curiosité, ou ce que j'appellerais l'attrait d'une fausse nostalgie, car de fait je n'avais jamais connu mon grand-père et ne sais toujours presque rien de lui. Mort vingt-huit ans avant ma naissance, c'était un homme de l'ombre, issu d'un passé dont il ne restait ni écrits ni souvenirs, et alors même que je me rendais vers la ville qu'il avait quittée à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e, j'avais conscience que les lieux où il avait passé son enfance et son adolescence n'étaient plus ceux où je passerais l'après-midi. Néanmoins, je voulais m'y rendre, et quand je m'interroge a posteriori sur les raisons de ce désir, j'en conclus qu'elles revenaient peut-être à une donnée unique et vérifiable: le voyage me conduirait à travers les terres baignées de sang d'Europe de l'Est, au centre de la scène d'horreur des massacres du XX^e siècle, et si l'homme-ombre à qui je dois mon nom n'avait pas quitté cette partie du monde au moment où il le fit, je ne serais jamais né.

Avant ma visite, je savais déjà que cette ville de quatre cents ans qui devait devenir Ivano-Frankivsk en 1962 (en l'honneur du poète ukrainien Ivan Franko) avait été diversement connue sous les noms de Stanislawów, Stanislaw, Stanislaviv et Stanislav, selon qu'elle se trouvait sous domination polonaise, allemande, ukrainienne ou soviétique. Une ville polonaise était devenue une ville de la maison de Habsbourg, une ville de la maison de Habsbourg était devenue une ville austro-hongroise, une ville austro-hongroise était devenue une ville russe au cours des deux premières années de la Première Guerre mondiale, puis une ville austro-hongroise, puis une ville ukrainienne durant une brève période après la guerre, puis une ville polonaise, puis une ville soviétique (de septembre 1939 à juillet 1941), puis une ville sous contrôle alle-

mand (jusqu'à juillet 1944), puis une ville soviétique, et à présent, après l'effondrement de l'Union soviétique en 1991, une ville ukrainienne. Au moment de la naissance de mon grand-père, la population était de 18 000 habitants, et en 1900 (à peu près l'année de son départ), de 26 000, dont plus de la moitié étaient juifs. Au moment de ma visite, la population était passée à 230 000 habitants, mais à l'époque de l'occupation nazie, le nombre se situait entre 80 000 et 95 000, autant de Juifs que de non-Juifs, et je savais déjà alors depuis plusieurs décennies qu'après l'invasion allemande de l'été 1941, 10 000 Juifs avaient été rassemblés et abattus dans le cimetière juif à l'automne, puis en décembre ceux qui restaient avaient été entassés dans un ghetto, d'où 10 000 autres Juifs avaient été envoyés au camp d'extermination de Belzec en Pologne, puis, un par un, cinq par cinq, vingt par vingt, tout du long de l'année 1942 et au début de 1943, les Allemands avaient conduit les Juifs survivants de Stanislaw à marche forcée dans les bois entourant la ville et les avaient abattus, inlassablement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun Juif: des dizaines de milliers de personnes assassinées d'une balle dans la nuque puis enterrées dans les fosses communes creusées par elles-mêmes avant d'être supprimées.

Une femme serviable que j'avais rencontrée à Lviv s'occupa d'organiser le voyage pour moi, et parce qu'elle était née et avait grandi à Ivano-Frankivsk et y vivait toujours, elle savait où aller, que voir, et se donna même la peine d'engager quelqu'un pour nous y conduire. Jeune fou n'ayant pas peur de la mort, le chauffeur fonça le long de l'étroite route nationale à double sens comme s'il passait une audition pour un rôle de cascadeur dans un film de rallye automobile, prenant des risques disproportionnés pour doubler tous les véhicules se trouvant devant nous en changeant brusquement de voie tandis que des voitures arrivaient en face à toute vitesse, le

«Cette ville de quatre cents ans qui devait devenir Ivano-Frankivsk en 1962 (en l'honneur du poète ukrainien Ivan Franko) avait été connue diversement sous les noms de Stanislawów, Stanislaw, Stanislaviv et Stanislav, selon qu'elle se trouvait sous domination polonaise, allemande, ukrainienne ou soviétique.»

tout dans un calme olympien, et plusieurs fois au cours du voyage, l'idée me vint que cette morne après-midi au ciel couvert du premier jour de l'automne 2017 serait mon dernier jour sur terre, belle ironie, me dis-je, d'une terrible symétrie, que d'avoir fait tout ce périple pour visiter la ville que mon grand-père avait quittée plus de cent ans auparavant et de mourir avant d'arriver.

Heureusement, il y avait peu de circulation, mélange de voitures filant à vive allure et de camions lents, ainsi que, à un moment donné, une charrette tirée par des chevaux et chargée d'un énorme tas de foin, se déplaçant dix fois moins vite que les camions lents. De robustes femmes aux mollets massifs avançaient péniblement au bord de la route, des sacs en plastique remplis de provisions à la main. A l'exception des sacs en plastique, elles auraient pu sortir tout droit du

XVIII^e siècle, paysannes d'Europe de l'Est prisonnières d'un passé si ancien qu'il avait survécu jusqu'à nous. Nous traversâmes les banlieues d'une dizaine de petites villes, de vastes champs récemment récoltés s'étendant de part et d'autre, mais alors, aux deux tiers du chemin environ, le paysage rural se fondit dans un no man's land d'industrie lourde, dont l'exemple le plus spectaculaire était l'usine gargantuesque qui surgit soudain sous nos yeux à notre gauche. Si j'ai bien compris ce que la femme serviable me dit dans la voiture, cette installation monolithique fournit à l'Allemagne et d'autres pays d'Europe de l'Ouest l'essentiel de leur électricité. Telles sont les vérités contradictoires de cet Etat tampon large de près de 5 000 kilomètres, coincé entre les territoires des massacres produits par l'affrontement entre l'Est et l'Ouest, car même si l'Ukraine alimente un côté en fluide électrique pour allumer les lampes et faire tourner les machines, de l'autre elle continue à répandre le sang pour défendre son territoire assailli, sans cesse menacé de rétrécissement.

Ivano-Frankivsk se révéla être un endroit plaisant, une ville ne montrant aucune ressemblance avec les ruines urbaines en déliquescence que je m'étais imaginées. Les nuages s'étaient dispersés quelques minutes avant notre arrivée, et ainsi sous l'éclat du soleil, des dizaines de personnes arpentaient les rues et les places, la ville m'impressionna par son ordre et sa propreté, caractéristiques non pas de quelque zone provinciale arriérée enlisée dans le passé mais d'une petite ville contemporaine, dotée de bibliothèques, de théâtres, de restaurants, et d'un plaisant mélange d'architecture ancienne et récente, l'ancienne ayant survécu sous la forme de bâtisses datant des XVII^e et XVIII^e siècles et d'églises construites par les fondateurs polonais et leurs conquérants de la maison de Habsbourg. Je me serais volontiers satisfait de déambuler deux ou trois heures en ville et de



prendre le chemin du retour, mais la femme serviable qui avait orchestré la visite avait compris que l'objet de cette dernière était lié à mon grand-père, et parce que mon grand-père était juif, elle s'était dit qu'il pourrait m'être utile de parler avec le seul rabbin qui restait en ville, guide spirituel de la dernière synagogue encore debout à Ivano-Frankivsk, qui se révéla être un bâtiment solide aux élégantes proportions, datant des premières années du XX^e siècle, qui avait par quelque miracle réussi à ressortir de la Seconde Guerre mondiale avec seulement quelques dégâts mineurs, tous depuis longtemps réparés. Je ne sais trop ce que je pensai dans l'instant, mais je ne voyais aucune objection à parler au rabbin, la seule personne sans doute au monde encore en vie qui pût, et encore, c'était peu probable, me dire quelque chose de ma famille, horde anonyme d'ancêtres invisibles éparpillés, qui étaient morts et avaient disparu du royaume du connaissable, car il était presque certain que leurs actes de naissance avaient été détruits par une bombe, un incendie ou la signature de quelque bureaucrate excessivement zélé, à un moment donné des cent dernières années. Vaine démarche, sans doute, que de parler au rabbin, je m'en rendais compte, produit dérivé de la fausse nostalgie qui m'avait conduit dans cette ville à l'origine, mais je m'y trouvais néanmoins, pour la journée et cette seule journée, sans intention d'y jamais retourner, et après tout quel mal pouvait-il bien y avoir à poser quelques questions, si certaines d'entre elles trouvaient une réponse ?

Il n'y eut point de réponse. Le rabbin orthodoxe barbu nous accueillit dans son bureau, mais à part me répéter ce que je savais déjà – Auster était un nom commun parmi les Juifs de Stanislav mais nulle part ailleurs – et faire une brève digression pour raconter l'histoire d'une femme nommée Auster qui avait échappé aux Allemands en se cachant dans un trou durant trois ans et en était ressortie

folle, ayant perdu la raison pour le reste de sa vie, il n'avait aucune information à me donner. Nerveux, les gestes brusques, fumant sans discontinuer tout du long de notre conversation, des cigarettes ultramines qu'il écrasait après n'avoir pris que quelques bouffées pour en rallumer une autre tirée d'un sac en plastique posé sur son bureau, il ne se montra ni amical ni hostile, seulement distraait, ayant à l'évidence d'autres préoccupations et, autant que je puisse en juger, trop inquiet par ses propres problèmes pour montrer beaucoup d'intérêt à son visiteur américain ou à la femme qui avait rendu la rencontre possible. Selon la plupart des sources, il n'y a pas plus de deux ou trois cents Juifs vivant à Ivano-Frankivsk de nos jours. On ne sait rien de précis sur le nombre de pratiquants ou de fidèles assistant aux offices à la synagogue, mais d'après ce que j'avais observé une heure avant ma rencontre avec le

«L'église de la Sainte-Résurrection était pleine de jeunes gens, qui n'étaient ni au travail ni assis en terrasse des cafés mais agenouillés sur le sol de pierre, les mains jointes, la tête tournée vers le ciel en attitude de prière. Le rabbin fumant comme un pompier, les casquettes de baseball rouges et jaunes, et maintenant, ceci.»

rabbin, il semblerait qu'une petite fraction à peine de ce nombre réduit y prenne part. Par un pur hasard, ma visite tomba au moment de Roch Hachana, deux des jours les plus sacrés du calendrier liturgique, et seulement quinze personnes étaient présentes dans le sanctuaire pour écouter sonner le shofar qui annonce le début de la nouvelle année, treize hommes et deux femmes. A la différence de leurs semblables en Europe de l'Ouest et en Amérique lors de telles occasions, les hommes ne portaient pas de costumes sombres ni de cravates, mais des coupe-vent en nylon, et avaient la tête couverte de casquettes de base-ball rouges et jaunes.

Nous ressortîmes et déambulâmes pendant une heure, une heure et demie, peut-être davantage. La femme serviable avait prévu que je parle à une autre personne à 4 heures, un poète d'Ivano-Frankivsk qui apparemment avait consacré des années de recherche à l'histoire de la ville, mais pour l'heure nous avions le loisir d'explorer certains des lieux que nous n'avions pas pu voir plus tôt, aussi poursuivîmes-nous notre déambulation jusqu'à ce que nous eussions parcouru les rues d'une bonne partie de la ville. Le soleil s'était fait ardent, et dans cette superbe lumière de septembre, nous finîmes par arriver sur une vaste place ouverte, où nous découvrîmes l'église de la Sainte-Résurrection, cathédrale baroque du XVIII^e siècle qui est considérée comme le plus bel édifice de la période Habsbourg, à l'époque où Ivano-Frankivsk était connu sous le nom de Stanislav. Comme cela avait été le cas d'autres belles églises et cathédrales que j'avais visitées dans des villes de diverses tailles en Europe de l'Ouest, je supposai qu'elle serait presque vide quand nous entrerions, sans personne d'autre dans les parages qu'une poignée de touristes avec leur appareil photo. J'avais tort. Après tout, ce n'était pas l'Europe de l'Ouest, mais la France se trouvant le plus loin à l'ouest de ce qui avait été jadis l'Union soviétique, une ville si-

tuée dans la province de Galicie à l'extrême est de l'ancien empire austro-hongrois, et l'église, qui n'était pas catholique romaine ni russe orthodoxe, mais gréco-catholique, était presque pleine, sans le moindre touriste ou chercheur ou architecte spécialiste du baroque, mais pleine de membres de la population locale, venus prier ou méditer ou se recueillir, en communion avec eux-mêmes ou le Tout-Puissant dans ce vaste édifice en pierre, la lumière de septembre se déversait à travers les vitraux. Il devait y avoir cent personnes, peut-être deux cents, et je fus surtout frappé, dans cette immense foule silencieuse, par le grand nombre de jeunes gens, largement la moitié du total des présents, des hommes et des femmes de vingt ans et quelque, assis sur les bancs, tête courbée, ou à genoux, mains jointes et tête levée vers le ciel, les yeux rivés sur la lumière qui se répandait à travers les vitraux. Une après-midi ordinaire en semaine, que rien ne distinguait d'aucun autre jour à part le temps exceptionnellement beau, et par cette après-midi radieuse, l'église de la Sainte-Résurrection était pleine de jeunes gens, qui n'étaient ni au travail ni assis en terrasse des cafés, mais agenouillés sur le sol de pierre, les mains jointes, la tête tournée vers le ciel en attitude de prière. Le rabbin fumant comme un pompier, les casquettes de base-ball rouges et jaunes, et maintenant, ceci.

Et après ceci, qui avait succédé à cela, il était parfaitement logique que le poète se révèle être bouddhiste. Non pas quelque converti New Age ayant lu deux ou trois livres sur le zen, mais un pratiquant de longue date qui rentrerait juste d'un séjour de quatre mois dans un monastère au Népal, un homme sérieux. Poète avec ça, et qui plus est ayant mené une étude poussée sur la ville où était né mon grand-père. C'était un grand homme massif, aux mains charnues et aux manières affables, personne réfléchie, aux yeux clairs, vêtue à l'euro-péenne, qui ne men-



CAT ONEIL

Suite de la page III tionna son engagement dans le bouddhisme qu'au passage, ce que je pris pour un signe encourageant, aussi me sentis-je en confiance, et assuré qu'il me dirait la vérité. Notre rencontre eut lieu il y a seulement deux ans et demi, mais étonnamment, après si peu de temps et bien que j'aie pensé à notre rencontre presque chaque jour depuis, je suis incapable de me rappeler la moindre chose de ce qu'il me dit sur la ville avant qu'il ne mentionne les loups. Dès l'instant où il se mit à raconter cette histoire, tout le reste s'effaça.

Nous étions assis à la terrasse d'un café dominant sur la plus grande place de la ville, le nœud central de Stanislav-Stanislaw-Ivano-Frankivsk, ample étendue inondée de soleil, sans voitures, et grand nombre de personnes allaient d'un point à un autre en tous sens, dans mon souvenir sans aucun bruit, rien qu'une masse de gens silencieux passant devant moi tandis que j'écoutais le poète me raconter l'histoire. Il avait déjà été établi entre nous que je connaissais le sort de la moitié juive de la population entre 1941 et 1943, mais quand les chars de l'armée soviétique entrèrent dans la ville pour la reprendre en juillet 1944, dit-il, seulement six semaines après l'invasion alliée de la Normandie, non seulement les Allemands avaient déjà quitté les lieux, mais l'autre moitié de la population aussi. Ils s'étaient tous enfuis, en diverses directions, vers l'est ou l'ouest, le nord ou le sud, autrement dit les Soviétiques conquièrent une ville déserte, un domaine de néant. La population humaine s'était dispersée aux quatre vents, et en lieu de gens, la ville était à présent habitée par des loups, des centaines, peut-être des milliers de loups.

Horrible, me dis-je, au point de renfermer en soi l'horreur du plus horrible cauchemar, et soudain, comme surgissant de l'un de mes propres rêves, le poème de Georg Trakl me revint en un éclair – «le Front de l'Est», que j'avais lu pour la première fois cinquante ans

«Les loups étaient pour lui réels, et à cause du ton calme et convaincu de sa voix, j'acceptai moi aussi leur réalité. Certes, il ne les avait pas vus de ses propres yeux, mais son père les avait vus, et pourquoi un père raconterait-il une telle histoire à son fils si elle n'était pas vraie?»

plus tôt, puis avais lu et relu au point de le connaître par cœur et que j'avais traduit pour moi, ce poème de la Première Guerre mondiale, datant de 1914, écrit à propos de Gródek, ville de Galicie peu éloignée de Stanislav, et qui s'achève sur cette strophe:
Une sauvagerie hérissée d'épines enserme la ville.

*De sur les marches ensanglantées la lune
Chasse les femmes terrorisées.*

Des loups sauvages se sont engouffrés par les portes de la ville.

Comment savait-il cela ? demandai-je.

Son père, reprit-il, le lui avait raconté à plusieurs reprises, puis il poursuivit en expliquant que son père était jeune en 1944, ayant à peine plus de vingt ans, et après que les Soviétiques eurent pris le contrôle de Stanislav, désormais rebaptisé Stanislav, il avait été enrôlé dans l'unité de l'armée chargée d'exterminer les loups. Il leur fallut plusieurs semaines, dit-il, ou peut-être plusieurs mois, je ne me rappelle pas précisément, et quand Stanislav

fut de nouveau habitable pour l'humain, les Soviétiques repeuplèrent la ville de personnel militaire et de leurs familles.

Je regardai la place devant moi et essayai de l'imaginer à l'été 1944, tous les passants allant d'un point à un autre soudain disparus, effacés de la scène, puis je commençai à voir les loups, des dizaines de loups bondissant à travers la place, se déplaçant en petites meutes en quête de nourriture dans la ville abandonnée. Les loups sont le point d'aboutissement du cauchemar, ultime issue de la stupidité qui conduit aux ravages de la guerre, dans ce cas les trois millions de Juifs assassinés dans ces terres de sang de l'Est, ainsi que d'autres civils et soldats de confession différente ou sans religion, et quand le massacre eut pris fin, des loups sauvages se ruèrent par les portes de la ville. Les loups ne sont pas qu'un symbole de guerre. Ce sont les rejets de la guerre et ce qu'elle apporte à la terre.

Il ne fait aucun doute à mes yeux que le poète était persuadé de me dire la vérité. Les loups étaient pour lui réels, et à cause du ton calme et convaincu de sa voix, j'acceptai moi aussi leur réalité. Certes, il ne les avait pas vus de ses propres yeux, mais son père les avait vus, et pourquoi un père raconterait-il une telle histoire à son fils si elle n'était pas vraie ? Non, il ne ferait pas ça, me dis-je, et en quittant Ivano-Frankivsk plus tard dans l'après-midi, j'étais convaincu que durant une brève période après que les Russes eurent repris Stanislav aux Allemands, des loups avaient régné sur la ville.

Au cours des semaines et des mois qui suivirent, je fis mon possible pour mener une enquête plus poussée sur cette histoire. Je sollicitai un ami qui avait des contacts parmi les historiens de l'université de Lviv (connue auparavant sous le nom de Lvov, Lwów, puis Lemberg), une femme en particulier, spécialiste de l'histoire de la région, mais au cours de ses recherches, elle dit n'avoir jamais rencontré aucune mention des loups de Stanislav,

et quand elle-même se pencha sur la question plus en détail, elle ne trouva pas la moindre référence à l'histoire que m'avait racontée le poète. Elle trouva toutefois un court film qui montre la prise de la ville par les troupes soviétiques le 27 juillet 1944, et quand je reçus une vidéo, je pus la regarder assis dans ce même fauteuil où je me trouve à présent.

Cinquante ou cent soldats en rangs bien ordonnés avancent au pas dans Stanislav sous les acclamations d'une petite foule de citoyens bien vêtus et bien nourris. Puis on revoit la scène sous un angle à peine différent, les mêmes cinquante ou cent soldats, la même foule de citoyens bien vêtus, bien nourris. Puis une coupe, on passe à l'image d'un pont effondré et, avant que le film ne s'approche de sa conclusion, on revient à la scène du début, les soldats et la foule en liesse. Les soldats étaient peut-être de vrais soldats, mais dans ce cas précis, on leur avait demandé de jouer le rôle de soldats, de même que les acteurs embauchés pour incarner la foule en liesse jouent un rôle dans un film de propagande inachevé, grossièrement monté, à la gloire de la valeur et de l'héroïsme salvateur de l'Union soviétique.

Inutile de dire que pas un seul loup n'apparaît de tout le film.

Ce qui me ramène à mon point de départ, à cette question sans réponse : que faut-il croire si on ne peut être sûr que ce qui est présenté comme un fait est vrai ou pas ?

En l'absence d'aucune information susceptible de confirmer ou d'infirmier l'histoire qu'il m'a racontée, je choisis de croire le poète. Et qu'ils se soient trouvés là ou pas, je choisis de croire aux loups.

Brooklyn,
le 28 mars 2020

(pendant le confinement du Covid-19)

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Anne-Laure Tissut.